

The Trial (O processo) de Maria Augusta Ramos

Robert Daudelin

Numéro 189, décembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2018). Compte rendu de [*The Trial (O processo)* de Maria Augusta Ramos]. *24 images*, (189), 162–163.

The Trial (*O processo*) de Maria Augusta Ramos

PAR ROBERT DAUDELIN



162

La rétrospective Maria Augusta Ramos fut assurément l'un des moments forts des 21^{es} Rencontres internationales du documentaire de Montréal : en sept films, nous avons découvert une voix majeure du documentaire contemporain. Mais n'y aurait-il eu que la projection de *O processo*, le film le plus récent de la cinéaste brésilienne, nous aurions aussi parlé d'évènement, tellement ce long métrage est fort et pertinent dans la conjoncture politique actuelle du Brésil.

Cinéaste engagée, Ramos n'a que faire de l'objectivité dont on a trop souvent fait une vertu dans le cinéma documentaire. Décidée à suivre à la trace le procès en destitution de la présidente Dilma Rousseff, la cinéaste installe sa caméra du côté du Parti des travailleurs, sans pour autant perdre de vue les simagrées du clan d'en face qui tord le cou à la constitution et ne se prive jamais de démagogie. Sans commentaire ajouté, le récit de ce procès historique pour le Brésil est reconstitué chronologiquement dans toute sa complexité – au besoin, un écran noir précise la date des évènements et des décisions de justice – le film corrigeant ainsi les informations approximatives diffusées par la presse internationale. Vue de l'intérieur, les faits nous sont soumis dans toute leur crudité : à chaque spectateur de les analyser et, au besoin, de modifier la perception qu'il en avait originellement.

Filmant les manifestations sur l'esplanade de Brasilia, Ramos montre bien les forces en présence et ne cache pas le fait que le peuple est divisé. Par contre, une fois dans l'enceinte du Sénat où l'avenir du pays se joue, elle se solidarise très clairement avec l'équipe du

Parti des travailleurs, sa présidente, ses élus et leur procureur. En face, les professionnels de la vieille politique et de la corruption institutionnalisée affichent leur morgue et leur mépris, en cela bien représentés par une éminente professeure de droit dont le sourire mécanique donne des frissons. Est exemplaire, la séquence où Ramos la surprend en grande conversation avec deux représentants des églises évangéliques, dont les pasteurs sont directement responsables du résultat des récentes élections. Au passage, tout au début du film, nous avons droit au plaidoyer en faveur de la destitution, prononcé par le sinistre Jair Bolsonaro, qui profite de l'occasion (il n'est alors qu'un « backbencher ») pour rendre hommage au colonel Carlos Alberto Brilhante Ustra, célèbre tortionnaire à l'époque de la dictature militaire. Ce riche matériau est brillamment repris en un montage dynamique qui crée des tensions, identifie des personnages et les liens qui les unissent ou les opposent ; un montage qui force la réflexion et engage le spectateur.

Rien n'échappe à la caméra de Ramos : les sourires entendus, les coups fourrés, les rencontres douteuses ; elle est partout, même dans une réunion des ténors du parti où l'un des participants rappelle que c'est sous le gouvernement de Lula que les fonds ont été coupés aux radios communautaires, lien essentiel du parti avec le peuple. Caméra à l'épaule qui se faufile partout et que personne, de quelque bord qu'il soit, ne semble remarquer.

Il va sans dire que, avant même de s'embarquer dans une telle entreprise, la cinéaste savait très bien que les dés étaient pipés ; que Rousseff avait bien peu de chance de s'en sortir face à ces redoutables professionnels de la politique et de la corruption, majoritaires au sénat (Temer, qui va succéder à Rousseff, étant alors formellement accusé de corruption). Au moment du montage, les jeux étaient faits et Ramos s'est retrouvée devant le défi de faire un film « militant » sur un combat perdu et que nous, spectateurs, savions voué à l'échec. Pourtant, nous regardons le film avec la même fébrilité que celle qui nous anime devant un suspense bien ficelé ; jamais nous ne désespérons, solidaires que nous sommes de ceux qui combattent pour la démocratie aux côtés de la présidente. C'est bien là le génie si particulier de la cinéaste : nous garder dans l'espoir, nous convaincre que, même devant un ennemi aussi rusé – et qui, plus est, a l'appui du peuple, comme viendront en témoigner les élections d'octobre dernier – il faut, comme persiste (citant Maïakovski) à le dire Dilma Rousseff dans son discours d'adieu, continuer à lutter, tout en faisant son autocritique en attendant le prochain affrontement.

O processo s'ouvre sur un plan très impressionnant de l'esplanade de Brasilia vue du ciel par une caméra qui se rapproche solennellement du Palais du Congrès national où va bientôt se jouer l'avenir politique de la présidente et, plus largement, l'avenir du pays. C'est cette même esplanade que nous croyons reconnaître à la toute fin du film, mais cette fois la caméra de Ramos est au sol, aveuglée par un impénétrable nuage de fumée noire qui annonce déjà l'époque Bolsonaro avec ses généraux ministres, son homophobie, sa foi dans les armes et dans un dieu tout-puissant garant de la loi et de l'ordre.

Brésil, Pays-Bas, Allemagne | 2018 | Ré. Maria Augusta Ramos | Rech. Ramos | Ph. Alan Schvartsberg | Son Marta Lopes |
Mont. Karen Akerman | 139 minutes